

Aux clichés sur les livres jeunesse, l'illustratrice oppose une farouche liberté, née d'une enfance bohème. Et qui nourrit ses dessins d'une subversive poésie.

Rébecca Dautremer

Propos recueillis par Marine Landrot
Photo Jean-François Robert
pour *Télérama*

Quarante-huit ans de bonheur sans un nuage. Voilà comment Rébecca Dautremer voit sa vie. Tout est bien, tout est parfait, la chance lui a toujours souri, reconnaît-elle, en se préparant éven-

tuellement à un retour de bâton pendant la seconde moitié, où elle devra tout accepter sans se plaindre. Quel est son secret? S'entraîner à un jeu qui consiste à décider que la seconde qui arrive sera la plus joyeuse de son existence. Et, surtout, tremper son pinceau dans un verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide. Depuis plus de vingt ans, elle passe quatorze heures par jour assise sur la chaise en bois de son atelier, un coussin sous le coude pour combattre la tendinite, à dessiner des albums à fleur d'émotion, à la fois expérimentaux et accessibles à tous, d'une beauté saisissante. Elle a crevé un œil à une fille de roi (*Princesses oubliées ou inconnues*, éd. Gautier-Languereau), illustré la descendance de Noé avec des photos d'identité (*Une bible*, éd. Gautier-Languereau), envoyé un lapin sur le front avec un gilet tricoté pour toute armure (*Les Riches Heures de Jacominus Gainsborough*), découpé au laser des dentelles de papier pour raconter une attente amoureuse (*Midi pile*). Chacune de ses images est composée comme une photo, avec un éclairage spécial, pour mieux dire le mystère du temps qui passe. De vieux clichés de famille sont accrochés au mur de sa salle de travail. Et sous un globe de verre, un vieux Mickey accueille d'un sourire éblouissant ses personnages qui surgissent sur les planches de papier.

D'où vient ce Mickey exposé dans votre atelier?

Quand j'étais en graphisme aux Arts déco, les professeurs avaient un mépris total pour les étudiants de la section illustration. Ils se moquaient d'eux: «Alors? Tu vas dessiner des petits Mickey pour les petits enfants?» Cette condescendance m'a beaucoup marquée. Du coup, un jour, mon mari a vu ce Mickey tout abîmé chez un brocanteur, il me l'a acheté, et je l'ai mis sous cloche!

Pourquoi ce dédain pour l'illustration, d'après vous?

Parce que l'illustration a longtemps été liée à la femme. Encore aujourd'hui, dans les esprits, l'illustration jeunesse, c'est l'enfance, et l'enfance, c'est l'affaire des mères, et les mères, on ne les paie pas. Donc l'illustration n'est pas considérée comme un vrai travail. Heureusement, c'est en train de changer. Mais il reste des blocages qui viennent de loin. L'autre jour, je faisais une petite vidéo pour *La leçon de dessin* sur le site de France Inter, où un artiste illustrateur explique pendant trois minutes comment il dessine un personnage. Je griffonne rapidement mon croquis, et je bredouille à la journaliste: «Excusez-moi, est-ce que ça vous va, ou vous voulez que je recommence?» Elle me raconte alors que sur les cent cinquante hommes qu'elle a filmés, pas un seul n'a douté du petit gribouillis qu'il a fait. Alors que les trente femmes se sont toutes excusées! On nous a tellement appris, depuis

À LIRE

Les Riches Heures de Jacominus Gainsborough, éd. Sarbacane, 52 p., 19,50 €.
Midi pile, éd. Sarbacane, 212 p., 49,50 €.
LIRE page 130.

» des millénaires, à ne pas nous mettre en avant... J'ai décidé d'arrêter de me comporter comme ça. Évidemment, je ne vais pas arriver avec l'assurance folle de certains dessinateurs de BD, qui dessinent depuis trente ans les mêmes femmes à poil avec de gros seins, en croyant qu'ils ont réinventé le monde et sans jamais remettre en cause leur talent. Mais arrêter de s'excuser, déjà, ce serait pas mal ! Il faut réussir à trouver sa place, juste bien.

Vous avez tenté de briser les clichés dans votre album *Princesses oubliées ou inconnues...*

Avec l'auteur, Philippe Lechermeier, on avait voulu proposer quelque chose d'un peu subversif et montrer des personnages féminins différents : une princesse avec un seul œil, une princesse à barbe... Mais le succès a été tel dans le monde entier qu'ensuite j'ai été

cataloguée comme illustratrice de bouquins de princesses. Justement ce que je ne voulais pas ! C'était tellement vexant. Le cliché l'a emporté en partie. Je m'en aperçois d'autant plus que les lecteurs me disent qu'ils sont contents que je ne fasse plus de princesses, maintenant que je suis passée à autre chose.

Vous êtes l'aînée de la famille, suivie de trois frères. Comment avez-vous vécu d'être la seule fille ?

Jamais mes parents ne m'ont orientée en tant que fille, ni en tant que faux garçon. Je suis née en 1971. Mon père avait 20 ans, ma mère 22, ils gardaient des chèvres dans la Drôme. C'était la période hippie, les petites filles n'étaient pas vraiment girly ! Mes trois frères sont arrivés très vite, et on jouait ensemble

comme des petits chats, pas comme des filles et des garçons. On portait les mêmes fringues, les mêmes sabots. On n'avait pas de jouets, on s'amusait dans les champs, c'était un peu romano, j'en ai un souvenir merveilleux. J'ai conscience du côté atypique de cette petite enfance. Mes parents étaient en rupture avec leur milieu. Issu d'une famille très bourgeoise, traditionnelle et catholique, mon père avait toujours rêvé d'être charpentier. Il a donc d'abord travaillé comme ouvrier, ensuite comme tâcheron dans la charpente, puis il a fondé son entreprise. Du coup, on vivait dans un chantier permanent, entre Gap et Embrun, au milieu des camions, c'était très bien ! Mais socialement, on était entre deux chaises. Quand on allait à des mariages de famille, très classiques, je voyais bien que mes cousines avaient des gants blancs et pas moi. Vous ne pouvez pas savoir le drame que c'était ! Des trucs d'enfants... À l'école, j'avais un peu honte que mon père vienne nous chercher en bleu de travail, et j'enviais mes copines dont les pères arrivaient en costume-cravate. Alors qu'en réalité ils n'étaient probablement que les modestes employés d'administrations tristounettes... J'avais un peu de mal à me positionner, mais, finalement, ce décalage a été une richesse dont je recueille encore les bénéfices aujourd'hui.

En quoi ?

Je suis étonnée de voir combien les gens sont toujours sûrs de leur fait, enfermés dans leurs groupes sociaux et politiques, sans soupçonner qu'en face il y a des êtres humains aussi intéressants qu'eux. Je descends d'une famille traditionnelle de droite, et je sais qu'ils peuvent manquer de tolérance parfois. Mais quand je me retrouve dans les milieux parisiens

« La France est un pays de cocagne pour les illustrateurs... L'offre aux lecteurs est là, fourmillante et sans cesse renouvelée. »

de gauche, je les trouve très intolérants aussi finalement. Moi qui connais les deux groupes, je vois que, dans chacun, il y a des personnes sympas, vivantes, qui font ce qu'elles peuvent avec l'éducation qu'elles ont reçue. À fréquenter plusieurs milieux, j'ai aussi appris une chose : le bon goût n'existe pas. Mon père sortait d'une famille où le bon goût c'était d'avoir des souliers avec des petits pompons. Et il fréquentait des ouvriers pour qui le bon goût c'était d'avoir des posters de Michel Sardou dans leur salle de bains. Donc il ne supportait pas d'entendre édicter des règles arbitraires et définitives sur ce qui est beau ou pas.

Vous a-t-il encouragée dans la voie artistique ?

Il n'avait qu'un souhait : que ses enfants identifient ce qu'ils aiment et puissent s'y consacrer. Il a toujours vu que j'adorais dessiner, et il m'a poussée

à développer ma passion. Lui-même n'avait pas fait le choix de travailler de ses mains parce que c'était dans l'air du temps, mais par goût profond pour l'indépendance. À ses yeux, le pire qui pouvait arriver à ses enfants, c'était d'être salariés. Il disait qu'il fallait produire son propre travail pour soi. C'était une conviction très forte et très claire, dont j'ai hérité. Dans ma vie, j'ai passé un seul mois en entreprise, comme stagiaire dans une boîte de graphisme à Paris, et je me suis juré de ne plus jamais recommencer. Non seulement je comptais les jours, mais je comptais aussi les heures. J'étais très jeune, timide, réservée, incapable de m'intégrer aux autres. J'ai fait des progrès, mais encore aujourd'hui, quand je vois quatre personnes qui rigolent ensemble, je n'arrive pas du tout à m'asseoir au milieu d'elles, ça me fige, ça me glace. Dans un groupe, j'ai toujours l'impression que l'intelligence se divise par le nombre de personnes qui sont là. Aujourd'hui, je suis beaucoup moins timide, mais je n'intègre pas plus les collectifs. J'aime bien les gens, mais un à un.

Cela transparait dans le personnage du lapin Jacominus, le héros de vos deux derniers albums...

Oui, j'en ai fait un solitaire, dans sa bulle. Il me semble que c'est comme ça qu'on est bien, non ? J'ai voulu qu'il ait l'air de planer légèrement, parce que c'est ma propre nature. Je suis là, mais pas complètement. Toujours un peu perchée, en apesanteur. Voilà ce que je trouve génial, dans l'illustration : on

n'est pas soumis aux lois physiques, la réalité importe peu. Si je veux dessiner un énorme éléphant accroché au bout d'un fil, je peux. Dans mes illustrations, la loi de la gravité est beaucoup moins importante que sur terre. J'ai toujours dessiné mes personnages comme s'ils venaient à peine de se poser, en cours d'atterrissage. »

Auparavant, vous dessiniez surtout des humains. Pourquoi être passée aux animaux ?

Pour moi, c'est beaucoup plus facile. Vous avez l'intention de dessiner une petite bonne femme ironique, vous vous trompez d'un millimètre, elle a juste l'air tarte. Vous lui mettez un œil trop haut, vous avez un monstre. En revanche, quand vous dessinez un ours, s'il y a un peu trop de poil d'un côté, ou une oreille de travers, ça marche toujours. Dans *Jacominus*, je voulais raconter la vie de quelqu'un, depuis sa naissance jusqu'à son dernier souffle. À la fin du livre, je le montre quand même mort. Avec un personnage humain, l'image aurait été beaucoup plus compliquée à faire. Visuellement, j'avais à l'esprit l'univers de *Peter Rabbit*, de Beatrix Potter. En retombant sur ces albums, j'ai été frappée de voir combien on s'y sent bien. Il y a un accueil, une douceur de vivre, sans aucune mièvrerie. Je voulais moi-même revenir à un monde d'enfance, un peu plus doux que précédemment. À force de prétendre faire des albums un peu pour les enfants, un peu pour les adultes, et de glisser des choses entre les lignes, l'entre-ligne avait fini par être plus grand que la ligne elle-même. J'avais presque perdu les enfants de vue. J'ai voulu les retrouver en leur offrant un lapin hyper mignon. D'ailleurs, je vois bien que spontanément les enfants ont envie de mettre la main sur la couverture et de le caresser.

Les Riches Heures de Jacominus de Rebecca Dautremer, la vie d'un lapin « depuis sa naissance jusqu'à son dernier souffle ». Et en couverture de Télérama cette semaine.



Quel est votre rapport aux animaux, dans la vie ?

Très étrangement, je suis mal à l'aise avec les animaux. Je ne leur souhaite aucun mal, je mange de moins en moins de viande, mais j'ai un réflexe apeuré face à eux. Quand j'avais 6, 7 ans, un été, avec mes cousins, on avait adopté un petit lapin que le fermier d'à côté nous avait laissé approcher. Je me souviens de l'émotion incroyable de bonheur total le jour où j'avais réussi à faire revenir le lapin vers moi, alors qu'il s'était sauvé. Le dimanche suivant, non seulement j'avais dû manger mon lapin pour le déjeuner, mais mon père l'avait égorgé sous mes yeux. Pendant qu'il en tuait un premier, il avait mis le mien sous une bassine, et j'avais dû m'asseoir dessus pour éviter qu'il s'échappe. J'ai encore la sensation horrible de mon petit lapin qui sautait sous la bassine et que je sen-

tais sous mes fesses. Deux heures après, il était dans mon assiette. Je me suis toujours demandé si cela n'avait pas coupé mon élan naturel vers les animaux. Peut-être que ce pauvre lapin revit à travers *Jacominus*...

Cet album est beaucoup plus écrit que tous les autres...

Avant, je ne me sentais pas légitime pour le faire. Tout ce que j'avais réussi à écrire se résumait à quelques lignes de dialogues, à la première personne, en me cachant derrière les personnages. Emmanuelle Beulque, mon éditrice, m'a dit : « *Lâche-toi un peu, raconte-nous, ose dire des choses !* » Je passais mon temps à trouver des excuses pour rester en retrait : « *Oui, mais ça se lira dans l'image, il faut qu'on devine...* » Elle m'a poussée et je me suis lancée. Maintenant, si j'osais, je ferais même un livre sans images ! J'ai toujours eu le goût des mots. Comme je ne peux pas lire en peignant, j'écoute beaucoup de livres audio. Les phrases s'impriment différemment dans la tête, parce que l'écoute est beaucoup plus lente que la lecture, c'est un accès très particulier à la littérature, on entend tous les mots au lieu de les avaler à toute vitesse, et j'aime bien ça. Après, quand je revois mes illustrations, je peux me souvenir que là j'écoutais un chapitre de *Salammbô*, de Flaubert, là un podcast de France Culture, là un *Faites entrer l'accusé* parce que j'étais fatiguée. J'ai un joyeux mélange de bouts de vie dans chaque image !

Vos albums s'adressent à la fois aux adultes et aux enfants. Comment trouvez-vous l'équilibre ?

La vérité, c'est que je travaille d'abord pour mon propre plaisir. J'aime dessiner des petits lapins dans un vieux cimetière. Ça me plaît en tant qu'adulte, je le fais pour moi, sans aucune barrière, et je déteste qu'on me dise que j'ai gardé mon âme d'enfant. De toute façon, l'enfant intervient en dernier lieu de la chaîne du livre jeunesse, qui est conçu, illustré, imprimé, publié, vendu, distribué, promu par des adultes. Donc c'est un peu utopique, cette affaire ! L'important est de partager les émotions et les idées, et il n'y a pas d'âge pour cela. Les êtres humains sont les mêmes depuis leur naissance jusqu'à leur mort. La santé florissante de la littérature jeunesse le prouve. La France est un pays de coccagne pour les illustrateurs. Les maisons d'édition sont plus nombreuses qu'ailleurs, ouvertes à des thèmes et à des modes d'expression variés. On a la chance d'avoir un réseau de librairies plus dense que dans beaucoup de pays, qui tiennent bon devant la concurrence de l'horrible vente en ligne, et qui défendent nos projets. Et le rayon jeunesse est bien souvent celui qui tire la librairie vers le haut. L'offre aux lecteurs est là, fourmillante et sans cesse renouvelée. Les lecteurs sont là aussi, avec des collectionneurs de plus en plus nombreux, qui vont acheter des originaux dans les galeries. Les chiffres de ventes de livres jeunesse n'ont rien à envier à ceux de la « littérature vieillasse », comme on l'appelle entre nous. Bien au contraire, de nombreuses maisons d'édition ont ouvert un département jeunesse car elles connaissent le succès possible de ce domaine. On devrait beaucoup plus se féliciter de la vitalité de ce vivier créatif. C'est dommage qu'on ne le mette pas plus en avant. La littérature jeunesse est dans la place. C'est un genre noble à part entière. Cocorico et vive nous, enfin ! Vantons-nous de cette richesse ! ●

À VOIR

Rencontre avec Rebecca Dautremer, le 15 décembre à 17 heures, dans le cadre de la Fête de l'enfant, Espace Cardin, Paris 8^e. theatredelaville-paris.com